

## « Jeunes dans l'impasse ! Résignation et débrouille en situation de précarité »

Texte de Paul Hermant, lu en conclusion de la matinée du 28/04/2017 à Mons

C'est compliqué d'entendre la parole des jeunes, je veux dire : littéralement compliqué. Pour l'oreille, compliqué. Tout suivre, cette rapidité, ce flot, ce flux qui est le contraire de la fluidité. Je me disais ça en écoutant le son des capsules tout à l'heure, les mots s'enchaînent, ça va très vite, trop on ne parvient pas à suivre l'urgence qui est dite ; on se demande est-ce que j'ai encore l'ouïe pour cette urgence?, est-ce que je peux encore l'entendre ?, enfin je veux dire : est-ce que je sais encore ? ... Et si j'y parviens difficilement, serait-ce peut-être parce que je m'en suis déshabitué ? Ou pire. Est-ce que je l'ai jamais comprise si je l'ai entendue ? Car quoi, est-ce qu'on peut entendre ce que l'on ne connaît pas ? Ce que l'on ne reconnaît pas ? Est-ce que, à un moment, cette parole-là n'est pas une langue étrangère ?

Il y a cette histoire de ce journaliste magnifique, Jean Hatzfeld, qui revient au Rwanda quelques années après le génocide. Et si je dis qu'il revient c'est bien sûr qu'il était déjà venu, là exactement où il y a maintenant cette stèle, avec tous ces noms et puis cette date, celle exactement à laquelle il était là, à cet endroit même, quelques années auparavant. Et il se demande pourquoi il n'avait rien vu quand il était passé, comment il avait pu ne s'apercevoir de rien. Il se questionne à voix haute et une dame qui écoutait est alors intervenue : « Ne soyez pas inquiet, Monsieur, et il ne faut pas vous en vouloir, car ce que l'on ne connaît pas, on ne peut pas le reconnaître ». Et alors, aujourd'hui, je me demande si, lorsque dans quelques années on passera par ici et qu'on verra une stèle aux mots oubliés, je me demande si on se demandera comment est-ce possible, j'étais là et je n'ai pas entendu ?

Quand les rappers ont rappé, on les a entendus. La preuve c'est qu'on les a applaudis. Quand Jean-François a pris la parole, on l'a entendu. La preuve, c'est qu'on l'a applaudi. Avant, personne n'avait été applaudi. Je me suis demandé pourquoi eux on les avait applaudis et pas les intervenants qui parlaient avant. La réponse, je pense, c'est qu'on trouvait, dans cette salle, qu'ils avaient le courage de prendre la parole. Et je me suis dit, peut-être que lorsqu'on arrêtera d'applaudir ce courage-là, c'est que cette parole sera vraiment devenue audible, qu'on sera donc d'accord de la connaître, c'est-à-dire de la reconnaître.

On rêve alors de n'applaudir jamais ou d'applaudir toujours.

Alors, qu'est-ce que nous avons entendu ce matin ?

Pour quoi peut-on frapper des mains ce matin ?

On va frapper des mains pour le camp du besoin, pour les chaussures usées et le pantalon de toile.

Mais on ne va pas frapper des mains pour le camp de la honte qui fabrique le camp du besoin.

Hier, j'étais à Libramont, pour une journée rassemblant des gens dont le métier est de soigner, dans cette province du Luxembourg, et le thème de la rencontre tournait autour de la gratitude. Plus exactement, le titre complet était :

« Entre la dette et la reconnaissance, quelle place pour la gratitude ? » mais on s'est assez rapidement mis d'accord que ce qu'il y avait entre la dette et la reconnaissance, en fait, c'était une reconnaissance de dettes. Et que la gratitude n'est pas un état, n'est pas une attitude, n'est pas une technique, n'est pas une façon positive d'accepter l'inacceptable, la gratitude c'est juste un moment suspendu, il est exceptionnel ce moment, elle n'est pas fréquente la raison que l'on aurait de vraiment dire merci.

Vous connaissez bien entendu le double sens de ce mot « merci ». On peut dire « merci », on peut aussi être « à la merci ». La famille aujourd'hui, c'est « merci » ou « à la merci » ? L'école aujourd'hui, c'est « merci » ou « à la merci » ? Et un enfant *que l'on a*, c'est « merci » ou « à la merci » ? Catherine Laviolette nous a pourtant que la maternité, merci ou à la merci, pouvait aussi être une sorte de virginité retrouvée, une possibilité de tout recommencer à zéro et autre chose, merci ou à la merci, on a aussi entendu qu'à 24 ans on pouvait demander à être vasectomisé, c'est-à-dire demander à *ne plus se reproduire*, c'est-à-dire demander *de ne pas reproduire*.

Et ce qui m'a frappé ce matin, c'est justement cette reproduction qui se reproduit, une reproduction jamais enrayée, avec certes des gens très bien, des profs magnifiques, des jeunes qui s'en sortent (voilà David, je l'ai lachée come tu le demandais qu'il est toujours possible d'être heureux) mais cette reproduction qui se reproduit ce qu'elle nous dit sans arrêt en fait, c'est que l'Etat social actif gagne, qu'il est terriblement actif l'Etat social actif, qu'il admet et qu'il encourage les résiliences (car il adore cela « que l'on s'en sorte ») parce que ce qui se reproduit, ce qui se multiplie, ce qui se duplique, c'est qu'en définitive on est responsable de ce que l'on vit et de ce que l'on est.

On est responsable d'avoir des parents ou de n'en avoir pas, on est responsable d'avoir un diplôme ou de n'en avoir pas, on est responsable d'avoir un travail ou de n'en avoir pas, on est responsable d'avoir des enfants ou de n'en avoir pas... Cette manière dont on fait porter la charge de la responsabilité sur les plus faibles (ou plutôt sur les bousillés, comme on le voyait écrit dans le nuage de mots affichés sur l'écran) est la première des violences qui vient avant la famille maltraitante, avant l'école qui ne réussit pas, qui vient avant le SAJ, avant le SPJ, avant tout ça, avant l'IPPJ, etc..

Cette violence qui oblige désormais à trouver des stratégies de survie et de protection y compris pour les « gens aidants », les premières lignes, les profs, les AS, celles et ceux qui sont sans moyens parce que ailleurs d'autres veulent être sans merci.

On a dit aux jeunes qui sont là : vous êtes la richesse. Oui, c'est vrai, c'est exact, c'est heureux. Mais alors, il faudrait aussi accepter que cette richesse, elle provient de ces failles, de ces interstices, de ces défaillances dans lesquelles on peut glisser tout ensemble la pauvreté, les appauvrissements, les précarités, l'exclusion sociale, les familles monoparentales, les privations, les migrations même, enfin vous m'avez compris tout ce qui compose et qui construit le camp du besoin. Et alors, il faudrait surtout admettre que la richesse ce n'est pas la réussite, que ça n'a rien à voir en fait, et que conditionner l'une à l'autre, c'est vraiment se retrouver devant une stèle au Rwanda 10 ans plus tard et continuer à ne rien voir. Car oui, qu'est-ce qu'on voit ? On voit que ce chemin vers la richesse des gens, des jeunes, des gens jeunes, en fait, on n'en veut pas. Que les embûches sont volontairement nombreuses et qu'elles sont intimement et intensément politiques. Elles sont jetées sur la route comme des clous pour les pneus. Alors, est-ce pour éviter les clous qu'on finit par marcher dedans ?

Et pourtant, il faudra bien que l'on se dise qu'on ne peut pas continuer à vivre dans une société où il faut choisir entre l'adaptation et la Syrie.

Paul Hermant